

# BLIDA

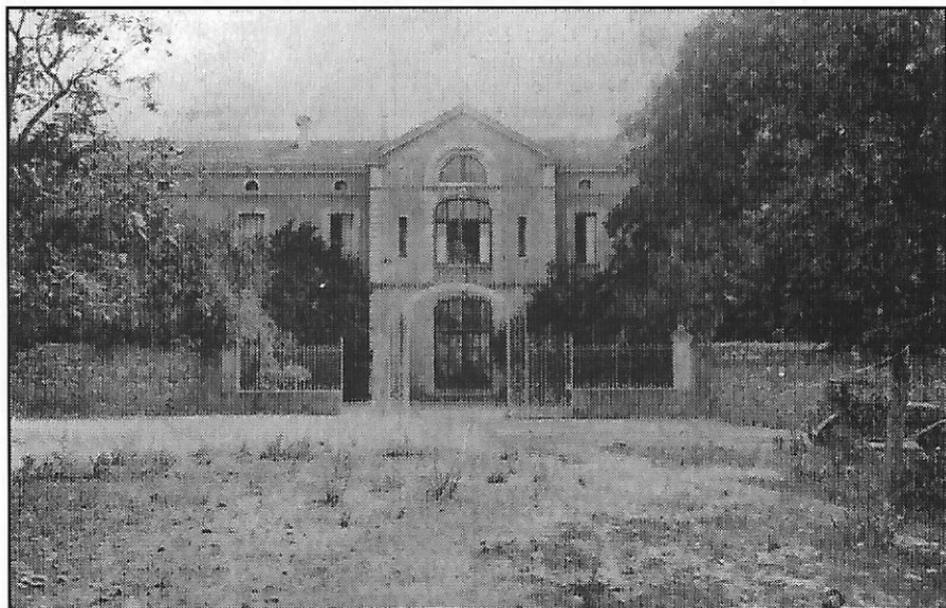
Lorsqu'en 1845 les troupes françaises entrèrent à Blida, elles furent impressionnées, malgré l'état toujours déplorable dans lequel sont maintenues les agglomérations indigènes, par le charme indéniable de cette petite cité.

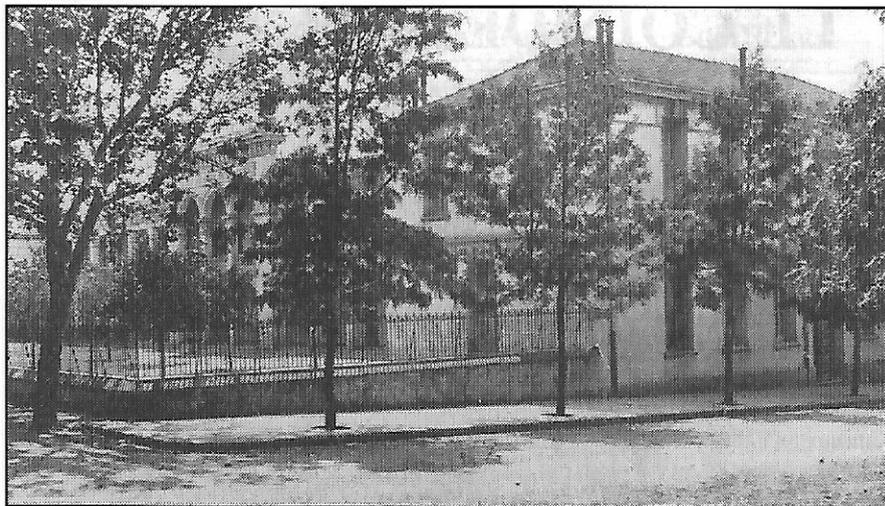
Édifiée au pied de l'Atlas, dans les derniers vallonnements d'un cirque splendide, Blida étalait sur des centaines d'hectares d'admirables plantations d'orangers. Beaucoup de ces arbres étaient fort anciens, avaient acquis des proportions gigantesques et certains jardins arabes prenaient des allures de forêts embaumées. Entre les troncs polis de ces arbres merveilleux croissaient d'innombrables rosiers, des pins parasols étendaient au loin leurs rameaux tutélaires et les eaux étaient si abondantes que les ruisseaux ne tarissaient jamais dans les vergers remplis d'oiseaux.

Les alentours n'étaient pas moins charmants. Pour peu qu'on eut quelques intelligences avec les Beni-Salah, on pouvait se permettre de longues randonnées sous les cèdres où les derniers frimas, ne disparaissant guère avant mai, entretiennent une fraîcheur délicieuse.

Aussi bien dès avant la conquête parlait-on déjà de Blida : les esclaves chrétiens évadés ou rachetés par les frères de la Merci évoquaient à leur retour en France le souvenir d'une cité de plaisirs et d'orgie où les turcs puissants entretenaient, soigneusement dissimulées à tous les regards, des houris de toute beauté et même des chrétiennes authentiques capturées comme eux par les corsaires d'Alger.

Les autorités militaires firent de Blida, de très bonne heure, un centre de premier ordre, non que le charme de la coquette cité influençât de quelque manière leurs graves décisions, mais parce que cette ville était un point stratégique de premier ordre où viennent aboutir les pistes qui permettent aux nombreuses tribus de la montagne de communi-





quer avec la plaine, de s'y approvisionner et y venir vendre leurs produits.

On peut encore avoir une idée de ce que fut cette grandeur militaire par le développement considérable des constructions qui subsistent encore, bien que certaines, déclassées, aient été remises à l'administration des Domaines en vue de leur cession aux particuliers. Un hôpital militaire, où sont également reçus des malades civils, offre des salles innombrables pour des centaines et des centaines de lits ; un vaste jardin reçoit les convalescents sous des ombrages uniques peut-être en Algérie; une manutention spacieuse permet l'entretien d'une immense garnison, et dans des casernements, que doublent des baraquements confortables, peuvent loger au moins trois régiments à effectifs normaux.

Il fut un temps où Blida fut le siège d'une brigade d'infanterie que commandait un général célèbre entouré d'un très brillant état-major.

Ce fut l'époque des carrousels sensationnels, des prises d'armes à grand spectacle, des fêtes nocturnes qui, sous les bosquets d'orangers illuminés de feux de Bengale, déroulaient aux yeux ébahis des indigènes leurs apothéoses de féeries.

Bientôt, sans qu'on sut pourquoi, des conflits éclatèrent entre les autorités civiles et les autorités militaires pour des futilités, des riens, des atteintes à on ne sait quel protocole péuril.

Pour empêcher le général de jouer sur la place d'Armes au tennis avec ses invités, on y édifia un bassin qui y demeure encore. Des rapports virulents furent envoyés à Paris ; on réclama - et on obtint - le déplacement de la subdivision militaire et son transfert à Médéa. Le général triomphait ; mais par une ironie des choses assez fréquente dans les conflits enfantins de cette nature, il quittait la place, tandis que le bassin avec son jet d'eau demeurerait maître du champ de bataille.

L'essentiel pour la petite ville était le maintien dans ses murs de ses deux beaux régiments, le 1er Tirailleurs algériens et le 1er Chasseurs d'Afrique. Le général, joueur de tennis, les eût bien emmenés aussi, avec le Conseil de guerre et la compagnie de remonte, mais on ne loge pas aussi aisément trois mille cinq cents hommes que les bureaucrates d'une brigade, même mixte, et à Médéa le général n'eut à commander que le 1er spahis.

Le temps a passé, un très long temps depuis ces évènements vraiment mesquins si on les examine avec le recul des jours accumulés.

Le 1<sup>er</sup> Chasseurs d'Afrique a quitté ses casernements et est maintenant caserné à Rabat, au Maroc.

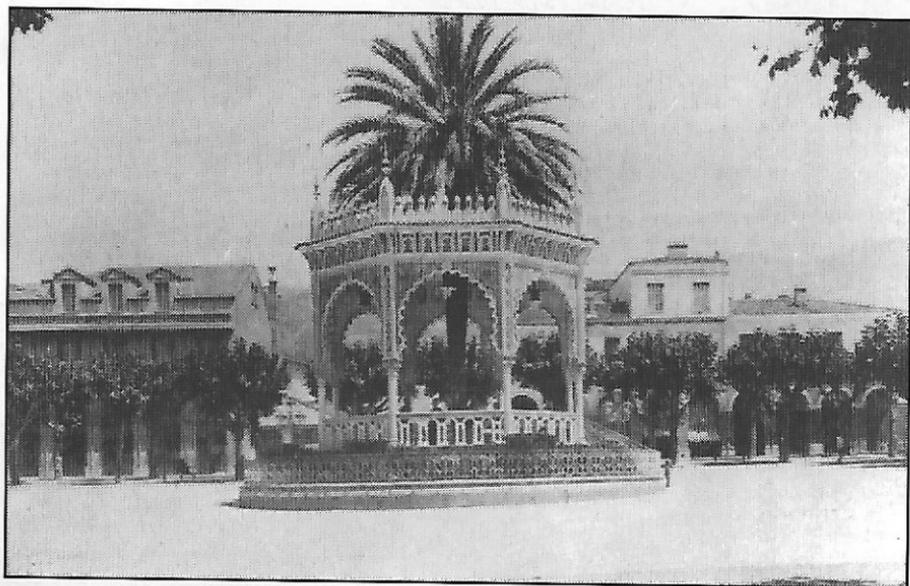
De tous les effectifs massés jadis dans ses murs, Blida ne compte plus que deux compagnies et le dépôt du 1er Tirailleurs, dont elle est le berceau et que toute la population aime d'un cœur unanime.

Petit à petit, la cité des roses s'est modifiée, adaptée à une vie nouvelle ; mais, hélas, ses orangeries disparaissaient l'une après l'autre ; les grands pins parasols ont disparu, sauf deux qui ne doivent d'échapper à la hache que parce qu'ils sont classés monuments historiques.

Bientôt, les oranges de Blida seront dans le domaine du souvenir et des légendes. La coquette cité s'industrialise de plus en plus ; elle connaît maintenant un regain de vitalité et de jeunesse ; elle ne veut pas s'éteindre, ni s'engourdir dans la torpeur mortelle où rêvent de leur passé tant d'autres petites villes agonisantes.

Chaque jour, des industries nouvelles se créent ; des fabriques s'ouvrent ; des comptoirs multipliés assurent avec la Mitidja et avec le sud d'importantes transactions ; à l'engourdissement des années d'avant guerre succède une activité à laquelle tous ceux qui aiment sincèrement Blida ne peuvent qu'applaudir des deux mains.

Blida n'est-elle pas la ville qui reçoit et qui expédie tout ce qui va vers le sud et tout ce qui en vient.



Par ailleurs, qu'on se rassure pour le charme et la poésie de la coquette petite ville : un Syndicat d'Initiative, dirigé par une phalange d'hommes dévoués et clairvoyants, veille jalousement à embellir la cité des roses, à en faciliter l'accès, à y abriter des touristes chaque année plus nombreux. On doit à son activité inlassable l'ouverture de la route de Chréa qui mène aisément au petit village formé autour du Refuge, devant un panorama et

dans un site unique au monde ; demain, ce seront d'autres travaux, d'autres aménagements, et ainsi Blida se survivra à elle-même en se renouvelant constamment aux yeux de ses admirateurs.

Ce que ni les ans, ni les vicissitudes économiques, ni les rivalités si vaines des hommes n'ont pu ravir à Blida, c'est son climat sec et sain, si agréable l'hiver, si tempéré l'été ; c'est son eau abondante, délicieuse et fraîche ; c'est le charme incomparable des ses rues ombrues, de ses ruelles où des jasmins vivaces s'accrochent encore aux murs livides ; ce sont ses jardins publics, ses mausolées, les vestiges enfin d'un inoubliable passé.

Puisque même dans la poésie de l'évocation, la dureté du siècle où nous vivons met la rudesse de ses chiffres, notons que le nombre des visiteurs croît d'année en année et qu'au dehors, l'ancienne réputation d'accueil tendre, de vie douce, de calme séjour que des siècles lui avaient faite, se maintient plus vivace que jamais.

